

## Marc 1.12-15 (traduction Jean Alexandre)

Et aussitôt, le souffle le jette ailleurs, vers le désert. Et il était dans le désert, quarante jours, tenté par le satân, et il était avec les bêtes, et les messagers le servaient. Mais après que Jean ait été livré, Jésus est venu dans la Galilée, il a proclamé l'annonce de paix de Dieu. Et il a dit ceci : Le temps est accompli, et le règne de Dieu s'est approché. Changez de sens, et croyez en l'annonce de paix.

### L'autorité de Jésus

Quand Marc écrit que Jésus proclamait l'Évangile, l'Annonce de paix, en Galilée — en premier lieu dans les synagogues — il y a une chose qui peut nous dérouter, c'est qu'on ne sait pas vraiment ce qu'il y disait ! Peu de mots sont dits là-dessus. Cela se résume à ceux-ci : Le temps est accompli, et le Règne de Dieu s'est approché : changez de route et croyez à l'Évangile. C'est ce qu'il proclamait, selon Marc, et c'est tout de même extrêmement résumé ! Or, plus loin, on nous dit que Jésus parlait avec autorité. Pour Marc, l'autorité de Jésus ne vient donc pas tellement du détail de ce qui est dit mais d'autre chose, de ce qu'il était, lui, Jésus, quand il parlait, de ce qui se produisait quand il se levait pour parler, de cet événement de parole qui avait lieu, et de cette arrivée jusqu'à nous d'un verbe nouveau, d'un dire nouveau, que l'on appelle Parole de Dieu. L'arrivée de Dieu parmi nous, dans une Parole. Une Parole sans contenu figé, une Parole qui était présence réelle de Dieu parmi nous, et pour nous.

Jésus parlait. Et pour certains de ceux qui l'écoutaient le monde recommençait, tout nouveau. Et chacun d'eux aussi recommençait, visité, habité par ce Verbe, ce Dire, qui changeait toutes choses pour eux. La Parole n'était pas seulement ce qui était dit, mais elle se tenait surtout dans cette création de vie nouvelle, cette apparition de vie, cette vie où chacun devenait neuf : lui-même, mais autrement ; partenaire des autres, mais autrement.

L'autorité, c'est cela : c'est la capacité d'être auteur. L'auteur fait naître, fait commencer. Comme un père, comme une mère mettent un enfant au monde, et font donc autorité pour leurs enfants. Quand Jésus parlait, il était ce créateur-là. Il était auteur. Si par malheur il avait écrit, sa parole se serait réduite à un contenu vite gélifié. Mais il a parlé, et c'est ainsi qu'il est auteur d'une humanité nouvelle, d'un règne offert à tous. Il a parlé, et nous aussi il nous... commence, il nous met en route ! Car Jésus, c'est la Parole qui fait naître, non pas des esclaves obligés à reproduire

un modèle, un contenu dicté, mais des inventeurs, des créateurs d'une parole et d'une vie encore à venir : notre parole et notre vie à nous, elle qui reste à faire. Par nous. Alors il devient notre auteur, il nous autorise.

Cette autorisation, chez Jésus, avait parfois le caractère d'une brutalité terriblement efficace... Lorsqu'il parlait dans une synagogue, face à ses adversaires, ses paroles étaient un combat. Non pour lier les gens, les enchaîner, mais pour les libérer, et cela souvent contre eux-mêmes. Il y avait alors un vainqueur et un vaincu. Et aujourd'hui encore, ici même, il peut y avoir ce vainqueur et ce vaincu. Mais qui, alors, est vaincu ?

Une synagogue, au temps de Jésus, rassemblait tout un peuple dont la parole était en crise. Elle n'avait plus de prise sur la vie, sur ce qui se passait réellement chez les gens, ou autour d'eux, ni pour leur peuple, ni pour l'Empire romain, ni même pour leur religion. C'était une communauté qui n'avait plus de sens réel, pratique, efficace, qui ne s'entendait plus. Elle n'entendait pas, elle était au contraire le lieu de toutes les surdités.

Une synagogue de ce temps-là ressemblait donc à notre aujourd'hui : une cacophonie, toute sorte d'esprits se combattant pour s'imposer, avoir du pouvoir sur nous. Pouvoir de l'argent et de la renommée, de la caste, du conformisme, des stéréotypes que l'on nous transmet. Et le pouvoir de ce qui en découle : le besoin de différence, le besoin d'être dans le clan des bons et des beaux, le mépris de celui qui n'y arrive pas, qui est différent, qui vient d'ailleurs.

Au temps de Jésus, en Galilée, une synagogue était un lieu où l'on méprisait le pauvre, l'infirme, l'étranger, et même le juif de langue grecque, la langue des païens. Nous connaissons aussi cela. Ce mépris, inconscient souvent mais terriblement efficace, qui s'étend même jusqu'au vieillard. Au lieu d'être un lieu où se tissent des liens, notre société est un puzzle fait de morceaux qui ne vont pas ensemble. Chacun, loin d'y inventer librement sa propre vie, comme on le prétend, cherche

à ressembler au modèle qu'on lui tend, celui du pouvoir qui règne sur lui.

Eh bien voilà ce que Marc voulait me dire, comme à chacun de vous, dans son Évangile : il me dit que je suis, moi aussi, cette synagogue, ce capharnaüm, ce milieu de paroles en crise. Moi aussi j'ai fait venir Jésus dans ma vie pour qu'il me parle de son Règne. Et il l'a fait, souvent. Mais au plus profond de moi, je l'écoute sans l'entendre.

Pourquoi ? Parce que je n'entends que ce que je veux entendre ! Je suis en pleine contradiction. Ce que je veux en réalité, c'est suivre un Jésus plein de pouvoir, un héros, une renommée. Un maître partout reconnu. Je veux être le sujet bien stylé d'un Seigneur du Ciel et de la Terre, un sujet récompensé quand il dit bien ses prières.

J'ai deux paroles en moi. J'étouffe la parole qui me rendrait libre, celle de son Autorité, à Jésus, celle qui m'autoriserait, qui autoriserait ma vie, me donnerait droit, à mes propres yeux comme aux siens, d'être tout simplement ce que je suis. Joyeusement. Libre d'inventer chaque jour ma vie. Libre d'inventer jour après jour l'Église.

Mais je n'aime pas la liberté. Je n'aime pas qu'on me lâche la main, je n'aime pas marcher seul, librement. Trop fatigant. Trop exposé. Trop adulte. Je préfère me soumettre à la parole qui me rassure, une parole de pouvoir. Quand je n'ai plus qu'à répéter, à reproduire ce qu'on m'a inculqué.

Oui, c'est ainsi que je suis une vraie synagogue de cette époque, soumise à la Loi, à une loi qui ne me concerne pas vraiment moi-même car elle fait de

moi un otage de Dieu plutôt que son enfant bien-aimé. Et c'est ainsi que je considère aussi mon Église. Je la vois comme un milieu qui m'offre une identité, qui me cautionne à mes propres yeux, qui me façonne et me différencie, face aux autres, les différents. Une Église-pouvoir, malgré sa petitesse.

Jésus, lui, ayant résisté aux tentations du Diviseur, n'a rien voulu conserver de son pouvoir... et c'est pour cela qu'il a autorité ! Or Jésus parle, parle, dans tous les coins de ma vie. Mais je n'écoute pas. Je ne veux capter que les miettes de son Pouvoir. Parce que je fais de Jésus, non mon maître en sainteté, en liberté, en inventivité, en mobilité, mais une idole.

Or, je vous le disais, quand Jésus parlait, il y avait alors un vainqueur et un vaincu. Qui était vaincu ? Non pas l'être qui se tenait devant lui, mais au contraire le terrible pouvoir qui retenait cet être-là captif. Le vrai démon qui l'habitait, cette volonté tenace et mortelle d'être enchaîné, de dépendre, de s'isoler des autres, de se ranger dans une catégorie, par exemple celle des élus du Tout-Puissant.

Alors le vainqueur, c'était la personne nouvelle qui naissait, devant Jésus : un être libre, libéré pour aimer, et pour devenir, bien sûr à sa mesure, le créateur d'un autre monde, pour participer à la découverte du Règne à venir, celui où régnera le roi-serviteur, le Seigneur du Golgotha. Et comme nous avons besoin d'être ainsi libérés, pour servir ! Oui, Seigneur, fais de nous des créateurs, des inventeurs ! Amen !